

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LES FILLES
DE LA SECTION
CAMÉLÉON

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Nuage bleu sur ciel de craie
Dieu aime les rousses

MARTINE MARIE MULLER

LES FILLES
DE LA SECTION
CAMÉLÉON

Roman

Volume 1



Dessins p. 253 d'après document de
l'époque © Victoria Lacombe

© Les Presses de la Cité, 2022.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0625-4

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À ma sœur Isabelle qui,
comme mon héroïne Colline,
est une endurante*

18 juin 1932, Asnières

Là-bas, elle avait oublié jusqu'à l'existence de la pluie. En faisant ses bagages, prendre un parapluie ne lui avait pas traversé l'esprit. D'ailleurs, y aurait-elle pensé qu'elle n'aurait su où en trouver un dans la maison.

Et il pleuvait encore. Des quais de Brest jusqu'à Paris, il lui semblait n'avoir rencontré que la pluie.

Elle se tenait, très droite, devant le trou béant dont le fossoyeur jaillit lestement, couvert de boue.

Elle contempla à nouveau le petit cercueil de plomb, posé le long de la

fosse. Ils avaient fait tous deux un si long voyage.

Elle redressa son chapeau, chassa l'eau de son visage ; l'homme retira sa casquette, s'essuya le front, planta sa pelle dans un tas de terre et alluma une cigarette.

– Vous avez fait la guerre, monsieur ? demanda-t-elle, pour dire quelque chose.

– Moi ? Oh, non... le cœur...

– Ah... vous êtes cardiaque ?

– Non... trop sensible...

Elle hocha la tête, comme si elle le comprenait.

1914

1

Le premier mort français de la guerre ne le fut pas du fait d'un Allemand, mais de sa femme.

Quand le tocsin avait sonné, elle s'était figée, les mains dans la pâte à tarte. Il lui avait semblé que la vie s'était arrêtée partout en France et elle demeura pétrifiée dans une vision d'épouvante. Elle l'avait senti jusqu'au fond des tripes, pire qu'une colique, ce dimanche 2 août 1914 allait déferler comme un torrent, envahir les villes et les villages, fracassant les portes, arpentant les chemins, gravissant les montagnes, passant les cols et dévalant jusqu'au fond des plaines, remon-

tant le cours des fleuves, troublant le silence des morts, ruisselant sur les visages ravagés des femmes, excitant les hommes d'une colère sauvage, s'imposant partout dans un mouvement de stupeur et de joie, de résignation et d'allégresse, d'enthousiasme et de terreur.

Ce qui avait donné à beaucoup l'envie de sauter leur femme avant d'aller sauter sur une mine. À Jean aussi. Pour son malheur. « Colette, ma poulette... » avait-il dégoisé, la truffe rutilante, les bajoues gonflées, l'haleine lourde des verres de vin lampés dans tous les cabarets du village. Elle s'était dit : Un viol de plus, et je me tue. Ou je le tue.

À son grand soulagement, trop souûl au soir du 2 août, il s'abattit sur le lit conjugal et dormit. Mais le lendemain, dans la soirée, avant de partir pour la caserne avec son ordre de mobilisa-

tion en poche, il se mit à chanter « Le régiment de Sambre et Meuse » en dégrafant son pantalon. « Colette, ma poulette... » C'était l'hallali, le cri de guerre du mâle en rut. Elle se cala dans le coin de la cheminée et lui lança :

– Si tu me touches, je te tue !

– Laisse donc ça aux Allemands, petite garce ! hoqueta-t-il, le pantalon sur les chevilles, tâtant d'une main la protubérance de son caleçon.

Il trottina droit sur elle comme un pingouin, l'œil allumé, l'écume aux lèvres. Elle ne réfléchit pas ; elle saisit le Christ, en croix sur son pied de bronze, planté sur la cheminée, un cadeau de mariage de tante Juliette, qui était clarisse. Amen ! Coup de massue sur la tempe gauche. Il tomba très lentement, le regard stupide, la bouche ouverte sur un hoquet muet.

Avec un grand calme qui l'effraya davantage que le corps étendu et la tempe ensanglantée, elle lui fit les poches et glissa deux billets de cinq francs dans son corsage. Puis elle prit son chapeau, son manteau, son sac à main et une petite valise de cuir bouilli où elle jeta trois frusques, un fromage et une miche de pain. Elle laissa la clé sur la porte et une fois dans le hangar, après avoir ficelé la valise sur le porte-bagages, elle monta sur la bicyclette que lui avait léguée son père. Jean n'avait-il pas assez grogné contre cette extravagance qui faisait de lui la risée du village, la poulette du Jean qui roulait à bicyclette, comme le facteur !

Au carrefour Saint-Antoine, elle hésita, renfonça son chapeau sur sa tête, puis choisit la route d'Amiens.

Deux cents kilomètres à faire, d'après ce qu'elle avait noté sur le calendrier des Postes, étape par étape. Ça prendrait le temps qu'il faudrait, en espérant ne croiser aucun soldat en goguette. Pour autant, elle n'était pas inquiète ; son père avait toujours dit d'elle qu'elle était une endurente. Une teigneuse, ajoutait sa mère, paix à son âme, mais le ciment, comparé au cœur de cette mère-là, c'était du caramel mou. La nuit tombante était claire et sèche, le ciel déjà tout piqueté d'étoiles, ce qui lui parut de bon augure.

Disparaître. Effacer les traces. Se couler dans le camouflage d'une autre vie. N'importe laquelle. C'était tout ce qu'elle avait en tête tandis que le monde roulait, plus fou qu'un train fou, droit vers le précipice.

2

Devinant la lisière d'Amiens, elle descendit de bicyclette. Au bout d'un chemin où elle s'était arrêtée, un lieu étrange attira son attention. Il était flanqué d'une mince rivière serpentant au milieu de l'immensité plate des champs que brisait au loin la crête d'un bois. Trop épuisée pour continuer jusqu'à la ville, elle avança sur le chemin caillouteux et entra. Ce fut du moins l'impression qu'elle ressentit. Elle pénétrait dans un mystère, au cœur d'un monde aussi clos qu'un nid, un anneau de maisonnettes de briques qui s'épaulaient en formant une ronde étrange. Ce village semblait avoir poussé par